

Jusqu'ici tout va bien...

Rachid Santaki

DANS **MOUVEMENTS** 2015/3 (N° 83), PAGES 12 À 16
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISSN 1291-6412

ISBN 9782707186768

DOI 10.3917/mouv.083.0012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-mouvements-2015-3-page-12.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jusqu'ici tout va bien...

PAR RACHID
SANTAKI*

Rachid Santaki est un écrivain de polars qui ont comme principal terrain la banlieue. Écrits avec un langage des quartiers, il y décrit une réalité sociale très noire. Fils d'un père manutentionnaire et d'une mère caissière, ayant connu une scolarité très chaotique, ce passionné de hip-hop et de boxe thaï fait ses premiers pas dans la presse avec la revue *5 Styles*. Il va se faire connaître avec son premier roman *Les Anges s'habillent en caillera*. Ce sera le premier de ses quatre romans. Il écrit actuellement des fictions pour la télévision et le cinéma. Il raconte ici les souvenirs de son premier « vrai job » à la Délégation interministérielle à la ville et les journées des émeutes de 2005.

2005. Le rap de rue est à la mode, Rohff occupe le trône du « rap game » après les succès de ses opus *la fierté des nôtres* et *Au-delà de mes limites*. Booba n'est pas loin, mais parler d'oseille, prôner le capitalisme n'est pas d'actualité dans les banlieues françaises. On est plutôt sous l'influence de la gauche et des héritiers de « Tonton ». Au cinéma, *Star Wars 3*, *Harry Potter* et *Le monde de Narnia* cartonnent. Cette même année, Nicolas Sarkozy part en campagne en allumant les banlieues. Madame Brévan, passionnée déléguée de la politique de la ville part à la retraite. Zyed et Bouna meurent brûlés dans le transformateur et leur mort révolte les banlieues.

Nous sommes à Saint-Denis en 2005 et cela fait déjà une décennie que j'ai abandonné l'école pour évoluer avec un emploi au cœur du mécanisme de la politique de la ville. À 31 ans, natif de Saint-Ouen, j'ai roulé ma bosse entre la Place du 8 mai, la piscine, l'Île des Vannes et les puces de Saint-Ouen. Redoublant, j'ai été orienté en 4e techno dans un collège à Saint-Denis, niché derrière la cité des Cosmonautes et l'hôpital Dela-fontaine. J'y ai tutoyé la culture de cité, le « Achipé achopé » (hip-hop), la boxe thaï (que j'ai découvert grâce au film *Bloodsport*) et une nouvelle langue. J'ai réussi à aller jusqu'au bac pro compta pour échouer et finalement décider d'arrêter des études plutôt ratées. Dorénavant je veux taffer. Dans n'importe quoi. Ça tombe bien, un pote me propose un plan pour un petit boulot que je décroche en « deux-deux ».

* Écrivain.

En décembre 1995, j'intègre la Délégation interministérielle à la ville (DIV), une administration située à Saint-Denis où je bosse aux moyens généraux. Partageant mon bureau avec une fonctionnaire catégorie C, je suis vacataire en charge de faire les plis, de la manutention. Un boulot non qualifié à la DIV, cerveau du gouvernement en matière de politique de la ville, une sorte d'agence regroupant un peu plus de cent personnes. Située dans le 9-3, cette annexe du ministère de la Ville se veut en banlieue. Et à la tête de la DIV, c'est un certain Francis Idrac, grand, distingué, il fume la pipe et roule dans une Renault 25 toutes options. Un homme assez distant, incarnant la fonction du préfet qui m'impressionne un peu.

Mes débuts, je les fais en plein mouvement de grève nationale contre la réforme des retraites d'Alain Juppé. Pour me rendre au boulot, je fais le trajet à pied. Et la journée, je me tape des bouchons dans Paris en mode livreur, au volant d'une Renault Express bleue, où j'écoute les radios qui passent un peu de rap, de RnB. Je charge des dizaines de plis destinés à la rue de Saint-Dominique, Matignon, la Datar près de la Tour Eiffel. J'ai la dalle et je fais tout : livreur un jour, manutentionnaire le lendemain, je touche même à la comptabilité.

En dehors du boulot, j'ai la culture hip-hop, le rap et je me nourris au NTM du « Paris sous les bombes », « Tout n'est pas si facile », « La fièvre », « Qu'est-ce qu'on attend » dans les oreilles. C'est l'époque où le groupe est condamné à trois mois de prison ferme suite à outrage. Lors d'un débat télévisé Éric Raoult, alors ministre RPR de la Ville, le mien donc, déclare que les NTM sont des anarchistes et leur lâche : « J'ai envie de répondre : à qu'est-ce qu'on attend pour foutre le feu, par "qu'est-ce qu'on attend pour éteindre l'incendie ?" ». Avant de demander au groupe : « Combien de tunes pour ceux-là ? Combien de tunes sont réinvesties pour les gens du quartier ? » Et Kool Shen rétorque avec son accent de banlieue nord : « j'suis pas mère Thérèse » JoeyStarr balance « là vous nous la faites à l'envers ». Je suis déjà entre ces deux mondes : celui du NTM car je baigne à Saint-Denis, sensible aux modes d'expression de la *street* et celui de Raoult que je croise au travail. Ministères et banlieue...

À la DIV, j'accumule les CDD. Les directeurs changent et moi, je reste dans la précarité. Je découvre les coulisses et les dispositifs soutenus par la politique de la ville, les rencontres de la Villette, les clubs de sport de combat qui canalisent les plus électriques..., la délégation est une machine à penser pour transformer ces cités dortoirs, en lieux de vie. Mon quotidien, c'est les allers et retours entre Saint-Denis, et les quartiers chics des ministères à Paris et la Défense, l'arche où se trouvent les services du ministère de l'Équipement.

Je suis déjà entre ces deux mondes : celui du NTM car je baigne à Saint-Denis, sensible aux modes d'expression de la street et celui de Raoult que je croise au travail. Ministères et banlieue...

Côté rue, en cette fin des années 1990, je vois les petits grandir et à Saint-Ouen, où j'habite désormais, comme dans beaucoup d'autres banlieues, les espaces deviennent des terrains de vente. Ce sont les premiers conflits générationnels. Les cadets s'opposent aux valeurs des aînés, comme le chante le rap : Passi et Akhenaton rappent ce nouvel état d'esprit, dans le morceau « Le monde est à moi ». Je ne rêve pas d'avoir le monde et pourtant je suis dans les galères qui vont avec. Et les galères, c'est comme les mecs de cités, elles ne débarquent jamais seules.

Mon frère, le plus jeune, a quelques soucis avec la justice. J'encaisse et passe mon temps à le soutenir avec des cantines, un baveux et des visites dans cette putain de maison d'arrêt. Après cet épisode malheureux, c'est l'éclaircie. Les Bleus arrivent en demi-finale et ce soir-là, mon frère est libérable. À la DIV, la donne change avec l'arrivée d'une nouvelle direction et la prise en compte de ma situation. J'ai enfin un contrat de trois ans et des responsabilités. Nous sommes en pleine Coupe du monde 1998 et à l'issue de cette compétition, c'est l'apothéose pour les mecs de ma génération. On rêve enfin. Comme tous les Français.

Au 194 de l'avenue Wilson, Madame Brévan débarque. Son équipe m'apprécie et on me confie la responsabilité des moyens généraux. Je kiffe. C'est énorme pour un gosse de banlieue comme moi qui a redoublé « 48 fois » ! Je m'installe dans un F2 à La Courneuve, une ville connue pour sa cité des 4 000, la culture hip-hop, son club de boxe thaï, le Derek Boxing, implanté dans le cœur des 4 000. Dans ce club, où montent en graine les champions, nous étions des milliers de gosses à rêver de grands combats. J'avais pratiqué « la thaï » au début des années 1990 mais j'avais décroché à la mort de mon frère Hicham, mon cadet d'un an. Totalement effondré par ce drame, j'ai tout lâché et suis rentré en autarcie. Mon frère kiffait aussi « la thaï », les « eush-eush » (bruitage des coups de pied) et Dida, notre champion du monde...

En 1999, j'ai repris ce sport comme entraîneur des jeunes des cités du Francs-Moisins, de La Courtille, en parallèle à mon emploi. Je quitte le bénévolat pour un autre projet, la création d'un site web hiphop.fr avec

trois amis. C'est l'un des premiers sites internet sur le rap mais après deux années, ça périclité. Énième échec... Je repars sur une autre idée, *5 Styles*, une revue gratuite. Je développe ça avec Stéphane Ackermann, un pote de Saint-

J'avais vu La Haine, eh bien elle avait pris réalité et se déroulait sur plusieurs grandes cités.

Ouen et un boxeur, Fabrice Allouche alors responsable communication de Com-Eight, la marque de Joey Starr. C'est un vrai succès : on réussit à avoir des personnalités connues en couverture, rentrer de la publicité, être diffusé par la Fnac. Bien sûr, on fait ça avec des ficelles. Je continue donc à bosser à la DIV, comme boulot alimentaire. Je deviens chauffeur de la directrice. Je porte alors un costume de chez Brice, des pompes du 46 et conduit la patronne. Elle sait que je suis un de ces gosses de la banlieue, que je caresse des espoirs d'entrepreneur comme tous ces

banlieusards dopés aux *success stories* de Jamel Debbouze, Zidane et Dida. Alors elle me laisse jongler entre mes activités et mon boulot, qu'on discute en voiture.

Je conduis Madame Brévan jusqu'à sa retraite. Ce sont des moments tristes mais quand on est chauffeur, « tout ce qui se passe dans la voiture, reste dans la voiture ». Huit piges à la DIV, la victoire des Bleus à la Coupe du monde de 1998, les changements de gouvernement, l'explosion des tours à New York, le 21 avril avec le spectre du Front national. La politique de la ville, elle la porte avec ses tripes mais elle n'a pas vu venir Nicolas Sarkozy débarquer dans les banlieues.

Ce dernier entame une série de sorties dans les quartiers. L'une des plus marquantes, était sans équivoque sa prestation à La Courneuve en juin 2005. Après la mort de Sidi Ahmed, l'enfant de douze ans, le résident de la place Beauvau vient à la cité Balzac et lâche des salves verbales, promet aux habitants de nettoyer la racaille au Kärcher. Sarkozy utilise un langage familier, allume dans les quartiers. « Ceux qui ne respecteront pas la loi, on les tapera durs. Ceux qui veulent s'en sortir, on les aidera forts » dit le ministre de l'Intérieur. Ses propos soulignent son mépris et les raccourcis qu'il fait sur les banlieues mais la machine Sarkozy est en route et il est déter'. Nicolas Sarkozy s'inspire du modèle américain pour les banlieues avec dans ses tiroirs, la discrimination positive, l'identité etc.

Je l'ai vu à La Courneuve se déplacer au cœur de la cité, cracher ces mots, se confronter et se barrer. Après cette provocation, les jeunes de quartier voient en Sarkozy quelqu'un qui les méprise. Quelqu'un qui leur dit qu'ils sont de la vermine et qu'on les nettoie. Le ministre de l'Intérieur devient leur cible dans les discussions, dans le rap. D'autres savent qu'il fait des sous. Sarkozy est incisif, Sarkozy irrite mais c'est celui dont tout le monde parle.

Quand les banlieues ont brûlé, on n'a pas eu la même perception avec ma patronne. Une semaine avant, le 27 octobre, je recevais le prix de la Chambre de commerce de Paris et j'étais espoir de l'économie. Puis tout s'est embrasé. J'étais sur un nuage, et complètement dépassé entre ce que je voyais à la télé et ce qu'il se passait dans la réalité. Je réalisais que les cadets étaient passés à l'acte comme dans *La Haine* mais à l'échelle nationale. La jeunesse enragée démontrait à Sarkozy qu'ils avaient du répondant et qu'ils n'allaient pas s'écraser. Ils affrontaient les forces de l'ordre, brûlaient tout sur leur passage. Sébastien Pascot, le photographe de *5 Styles*, passait ses nuits avec les jeunes, puis me racontait, c'était les jeunes contre la police. J'avais vu *La Haine*, eh bien elle avait pris réalité et se déroulait sur plusieurs grandes cités. Il y avait une propagation de tout ça. Chaque banlieue se mettait à brûler, à exprimer sa rage ou mimait. Mais les médias amplifiaient.

Cette génération avait rompu tout dialogue. Nos référents de l'époque JoeyStarr, Jamel et d'autres personnalités ont essayé de dialoguer avec eux, en se rendant à la mairie de Clichy-sous-Bois. Mais ces derniers s'en battaient de ces types qui ne connaissaient pas le quinzième sans

ascenseur. Quand j'ai eu écho de ça, j'ai compris qu'il y avait une rupture et qu'ils déchargeraient leur rage.

Puis les révoltes se sont éteintes après quinze jours. Je conduisais désormais Madame Charvet, nouvelle déléguée, dépassée par tout ça. Les quartiers, elle ne les connaissait pas. Puis la banlieue a repris son rythme de vie, avec ses difficultés, ses nouveaux leaders.

La DIV a encore changé de délégué. Les années ont défilé. J'ai écrit, publié et me suis fait préfacer *Flic Ou caillera* par Mohamed Mechmache, un acteur majeur de ces événements. Il m'a expliqué l'épicentre qu'était Clichy et j'ai réalisé qu'il y avait eu plusieurs lectures autour du drame et point de départ. Celles des jeunes, des forces de l'ordre, des médias, des spectateurs.

Dix ans après ces révoltes sociales, la DIV a été aspirée par le nouveau « machin » de Cécile Duflot, le Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET) : un énorme vaisseau qui regroupe les services de la politique de la ville, de la Datar et de l'Acsé, destiné à devenir une entité technocrate très éloignée du « ter-ter », le quartier. ●